



Situation de la critique

COMMUNICATION DE JEANINE MOULIN
À LA SEANCE MENSUELLE DU 24 AVRIL 1982

On distingue deux genres de critique : la critique journalistique d'actualité, destinée à informer « l'honnête homme », et la critique universitaire, plus intemporelle, qui, gardienne du patrimoine littéraire, en révèle les valeurs. Pour le faire, celle-ci recourt soit à des méthodes anciennes, soit à des méthodes modernes dont on verra plus loin qu'elles ne s'excluent pas nécessairement et peuvent même, à l'occasion, se compléter.

A. Qu'ils soient historiens de la littérature, biographes ou essayistes, ceux qui pratiquent la critique traditionnelle s'appuient sur le positivisme qui les oriente vers l'érudition et l'objectivité. La loi des dépendances mutuelles, telle que la concevait le scientisme de Taine, les a également influencés.

Si dépassées que puissent être ces modes d'interprétation, ils ne sont pas à rejeter tels quels radicalement. C'est ainsi, par exemple, que tout marqué qu'il fût par l'esprit et l'atmosphère des Hautes Ecoles françaises, Léopold Sedar Senghor n'en a pas moins été inspiré par les rites de son ethnie.

Bien qu'éprouvés, ces moyens sont souvent combattus par la nouvelle critique qui, tout en ne contestant pas leur utilité, les juge trop limitatifs. « La psychologie positiviste, affirme Barthes, ne suffit plus : non seulement parce qu'elle est rudimentaire, mais parce qu'elle engage une philosophie déterministe parfaitement datée¹. » Et de lui opposer une critique idéologique dont on analysera plus loin le contenu.

¹ *Essais critiques*, Paris, Editions du Seuil, 1964, p. 247.

Lorsqu'ils sont signés Henri Clouard, Antoine Adam, Jacques Vier ou plus récemment, Jacques Bersani², les manuels d'histoire littéraire de conception classique n'en constituent pas moins des instruments indispensables à la connaissance des lettres. C'est pourquoi, d'ailleurs, on ne cesse, quoi qu'en disent certains, de les rééditer ou d'en publier de nouveaux de la même veine. Et on peut en dire autant des biographies.

Dans la magistrale étude qu'il vient de consacrer à Verlaine, Pierre Petitfils relate par le menu les premières années du poète³.

Comblés par la naissance d'un enfant dont ils avaient longuement rêvé, ses parents ne pouvaient rien lui refuser. Ils en firent le jeune monstre égoïste que l'on connaît. D'où l'amoralisme que reflètent maintes pages du « pauvre Lélian ». D'où aussi, ses remords. Ces recherches minutieuses et savantes permettent donc d'interpréter une écriture poétique en ses divers cheminements.

Bien sûr, la critique traditionnelle ne manque pas d'ouvrages médiocres : tel le manuel d'histoire littéraire qui fait penser à un annuaire ou la biographie romancée qui n'est ni un roman ni une biographie. Mais la critique barthienne, n'est pas exempte, on le verra, de déviations tout aussi regrettables.

B. À mi-chemin entre la critique traditionnelle et la nouvelle critique, l'exégèse demeure l'un des modes d'approche les plus enrichissants qui soient. Loin de se limiter exclusivement à l'une ou l'autre technique et de risquer ainsi d'être restrictive, elle se sert de certaines données biographiques ou psychologiques, qui se rapportent au texte à décrypter.

Elle accorde une importance décisive aux influences intellectuelles ou esthétiques : comment, en effet, parler d'Apollinaire sans évoquer le cubisme tel que l'ont défini Gleizes ou Metzinger ? Le processus dissociatif de maints poèmes de *Calligrammes* ne se serait sans doute jamais imposé au poète si celui-ci n'avait subi l'ascendant de Picasso.

L'exégèse peut éclairer l'un des genres que l'écrivain pratique par un autre auquel ce dernier s'est également adonné (la poésie de l'auteur élucidant sa prose et

² *La Littérature en France, depuis 1945*, Paris, Bordas, 1970 (réédité en 1980).

³ Paris, Julliard, 1981.

sa prose élucidant sa poésie, par exemple). C'est ce jeu de miroirs, qu'Émilie Noulet utilisa avec maîtrise dans ses gloses de Mallarmé et de Valéry.

Le déchiffrement du texte, premier principe de cette discipline, comporte plusieurs opérations.

L'examen des vocables, de leur origine, de leur poids spécifique et de leur fréquence peut révéler les intentions les plus secrètes de l'écrivain. Epris de mots succulents, tel nous apparaît, par exemple, Norge, à la simple lecture des titres de ses recueils *Famines, Gros gibier, Les Rapes, les Oignons*. Et ses expressions favorites (*broute, grignote tout cru, mâche à belles dents tes viandes*) témoignent de son appétit de vivre en savourant toutes choses, y compris le temps dévastateur qui en pimente le goût.

Autre mode d'approche : soupeser la valeur des termes ou de leurs répétitions dans différents contextes grammaticaux qui en modifient le sens. *Le ténébreux, le veuf, l'inconsolé* du célèbre sonnet de Nerval réapparaissent dans ses proses. Insérés dans diverses structures syntaxiques, ces mots s'accroissent de significations multiples qui en diversifient les effets.

Scruter les écrits, c'est aussi se pencher sur la ponctuation (ou la non ponctuation), les majuscules et les italiques, véritables poteaux indicateurs que l'auteur a placés sur les chemins de l'interprétation.

Pareilles démarches constituent déjà une première incursion dans le domaine de la linguistique où s'introduit, nous le verrons, la nouvelle critique.

C. Aux yeux du spécialiste, la nouvelle critique (ou critique structuraliste) offre des perspectives aussi passionnantes qu'enrichissantes. Comme l'écrit Marcel Lobet : « à l'heure cosmique, on ne peut plus juger les œuvres littéraires d'après les schémas rigides, selon les catégories étroites⁴ ».

I. APPORT

À partir des années soixante, la néocritique partit en guerre contre les descendants de Lanson et de Thibaudes. Certes, elle eut tort de minimiser l'utilité des biographies et des histoires littéraires. Par contre, on lui doit des moyens de prospection efficaces et parfois même judicieux. Tentons d'en esquisser le bilan.

⁴ *Le Soir*, 11 août 1966.

Ses adeptes tiennent compte de la linguistique qui, selon Ferdinand de Saussure, considère la langue en elle-même et pour elle-même, examinée des points de vue de la dialectologie, de l'étymologie, de la grammaire, de la phonétique etc.

Cette description de la langue ne constitue qu'une première étape dont le prolongement naturel est la sémantique ou la sémiologie. La sémiologie (ou sémiotique), au dire de Georges Mounin, fait percevoir dans une œuvre « sa signification la moins apparente, la plus profonde ». Elle se penche sur la vie des signes au sein de la vie sociale. Les rites et les coutumes, par exemple, sont des signes. Ils offrent à la fois un support matériel (lettres, caractères, sons), le signifiant et un substrat intellectuel : le signifié. Ce dernier s'obtient en examinant la manière dont les signes s'organisent, se structurent en vue de produire un langage reflétant les modes d'exister et de penser de celui qui le transmet.

C'est ici qu'apparaît une ambiguïté : le danger de confondre « la communication linguistique » et « la communication littéraire », alors que, selon Georges Mounin, « le problème est de déceler la spécificité de cette dernière au travers et au-delà de l'autre⁵ ».

À l'étude structurale du langage s'ajoute celle des diverses sciences humaines ou sociales dont l'œuvre littéraire est le reflet ou le produit. C'est ainsi que la nouvelle critique se dénomme également, critique idéologique.

L'œuvre littéraire, écrit Barthes, « peut être rattachée, plus ou moins, mais en tout cas d'une façon consciente, à l'une des grandes idéologies du moment, existentialisme, marxisme, psychanalyse⁶... ».

De cette manière, le critique structuraliste reliera le roman ou la pièce de théâtre à l'une ou même plusieurs de ces idéologies qu'il considère d'ailleurs comme interdépendantes ; si bien qu'il va créer un système formé de phénomènes solidaires.

Dans l'esprit de Barthes, l'essayiste agit « comme un bon menuisier qui rapproche en tâtonnant "intelligemment" deux pièces d'un meuble compliqué, le

⁵ *Le Grand Larousse de la langue française*, Paris, Larousse, 1977, t. VI, p. 5.459.

⁶ *Essais critiques*, Paris, Éd. du Seuil, 1964, p. 246.

langage que lui fournit son époque » (les idéologies dont nous parlions plus haut) « au langage... élaboré par l'auteur selon sa propre époque⁷ ».

L'intégration des œuvres à une construction philosophique où les sciences humaines et sociales trouvent leur place et s'interpénètrent, est des plus ingénieuse. Sa principale qualité est de ne plus se borner à une conception statique et compartimentée des phénomènes littéraires, mais d'en élargir la signification et la portée.

2. CRITIQUE DE LA NOUVELLE CRITIQUE

Attachons-nous un instant à l'une des idéologies que Barthes, Mauron, Starobinski et bien d'autres considèrent comme offrant des possibilités d'investigation de premier ordre : *la psychanalyse*.

Psychanalyser l'auteur et ses héros, c'est, bien sûr, déceler la cause et le sens de leurs mobiles ou de leurs actions. Pareille prospection implique une formation de psychanalyste qui doit s'ajouter à la connaissance approfondie des écrivains. Le privilégié qui possède l'une et l'autre sera amené à en abandonner une en chemin : le plus souvent la littérature. Exemple : dans *Le théâtre de Crommelynck. Érotisme et spiritualité*⁸ où elle psychanalyse les personnages du dramaturge, Gisèle Féal ne se préoccupe pas assez de la qualité intellectuelle ou esthétique des pièces dont elle parle.

Si l'on s'engage dans cette voie, les écrits ne serviront plus qu'à fournir des exemples qui puissent étayer une réflexion d'ordre médical.

Les barthiens, on l'a dit, se méfient du rôle que peuvent jouer les études biographiques.

Mais comment arrivent-ils à psychanalyser un écrivain sans connaître son existence et son milieu ? Tout néocritique qu'il soit à certains égards, Georges Mounin observe fort justement : « Il y a des structures récurrentes de l'œuvre qui ne s'expliquent que par la biographie... ou par l'histoire littéraire⁹. »

Valait bien la peine, en ce cas, de vouer les disciples de Taine et de Lanson aux gémonies !

⁷ *Ibid.*, p. 256.

⁸ Paris, Lettres Modernes, Minard, 1976.

⁹ *Le Grand Larousse de la langue française, op. cit.*, p. 5.459.

Quoi qu'il en soit, ces examens psychanalytiques ne concordent presque jamais entre eux. C'est si vrai que le comportement et la place du « Père » dans l'œuvre de Racine diffèrent du tout au tout selon qu'ils sont définis par Barthes ou par Mauron.

Sans compter que lorsqu'ils deviennent psychologues, les apôtres de la nouvelle critique produisent parfois des gloses ahurissantes. Expliquer, comme le fait Jean-Paul Weber, l'œuvre entière de Vigny par la passion que lui inspira dans son jeune âge une horloge, paraît à tout le moins exagéré !

La critique « nouvelle vague » ne se limite d'ailleurs pas à utiliser les méthodes des psychiatres. Elle se réfère aussi à l'anthropologie et à la sociologie (pour ne citer que ces deux disciplines). Le marxisme aussi lui sert fréquemment de référence.

Interpréter les écrits à la lumière de nombreux systèmes de pensée implique que les commentateurs doivent être omniscients ou presque. À considérer qu'ils le soient, il est à craindre que, pour eux, le récit ou la pièce de théâtre ne soit plus qu'un objet de dissertation et que l'auteur n'y joue qu'un rôle de second plan.

C'est d'ailleurs ce qui s'est passé.

Aux yeux de Barthes, l'œuvre peut être « ce que l'auteur ne connaît pas, ce qu'il ne vit pas ». Pour écrire une étude sur Racine, par exemple, « il faut renoncer à l'individu Racine¹⁰ ».

Avec Jacques Vier, on peut se demander si cette volonté d'étudier les écrits « dans le vide, coupés de tout lien avec leurs créateurs » est vraiment la méthode idéale¹¹ ?

Autre reproche encore que l'on peut faire à la néocritique : son inadaptabilité à la production littéraire actuelle.

Depuis une vingtaine d'années, la littérature romanesque affirme deux tendances opposées.

La première, dont la vogue a été éphémère, dispense des messages hermétiques signés Robbe-Grillet, Butor ou Sarraute¹². La deuxième, plus

¹⁰ *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963, p. 163, 164, 167.

¹¹ *Littérature à l'emporte-pièce*, Paris, Les Éditions du Cèdre, 1966, t. IV, p. 7.

¹² Bien qu'ils aient été traduits et publiés à l'étranger, ces écrivains ont été peu ou pas réédités. Même pas dans les pays nordiques où l'on se montre toujours friand de ce qui paraît en France (cf. l'article de C. G. Bjurström dans *Les Nouvelles littéraires* du 21 au 28 mai 1981).

accessible à la majorité des lecteurs, marque le retour d'une écriture à visage humain, résolument ennemie de tout hyperintellectualisme.

Si le langage structuraliste convient bien à celui du « nouveau roman », il ne s'accorde guère avec la prose d'un Pascal Jardin, d'un François-Régis Bastide ou d'un François Nourissier. Pour les commenter, les néocritiques n'ont toutefois pas modifié leur manière. Ils ne se sont pas rendu compte qu'il convenait de parler avec simplicité de récits qui se veulent clairs.

Importe-t-il vraiment d'établir le dossier psychanalytique de Michel Tournier (ou de ses personnages) pour comprendre les fascinants rois mages « racontés » par le romancier ?

La critique a perdu sa montre, écrivait Jean Paulhan¹³. Si elle ne l'a pas vraiment perdue, elle ne l'a toutefois pas mise à l'heure. Elle recourt en effet à des procédés complexes pour analyser des romans ou des pièces de théâtre qui s'en passeraient bien. De quoi résulte un divorce entre ces décryptages abscons et une partie des écrits de notre temps.

La néocritique pêche enfin par sa subjectivité. Ce défaut est d'ailleurs apparu avant qu'elle existât.

À dater des années cinquante, les essayistes prêtèrent volontiers leurs propres idées à l'écrivain qu'ils étudiaient. D'où la quantité d'épithètes significatives accolées aux titres de leurs livres : « Rimbaud, le catholique », « Rimbaud le voyant », etc.

Pour d'aucuns, les sonnets de Nerval ne s'expliquaient qu'à la lumière des jeux de tarots ou de l'ésotérisme ; pour d'autres, Baudelaire était lié pieds et poings à l'existentialisme.

René-Guy Cadou, par ailleurs excellent poète, nous a dotés d'un « Apollinaire » qui ne fait qu'illustrer ses propres convictions et ne nous apprend pas grand-chose sur l'auteur d'*Alcools*. Chacun d'eux s'est plu à apposer sa propre marque de fabrique sur les meilleurs crus littéraires de France.

Forts de ces précédents, les structuralistes se sont aventurés beaucoup plus loin encore. S'abstrayant totalement de l'existence de l'auteur, ils n'examinent les textes qu'en fonction de la sémiologie et des idéologies dont nous avons parlé en choisissant exclusivement celles qui les intéressent.

¹³ *Petite préface à toute critique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1951, p. II.

Après la conception de « l'œuvre-objet » dont nous signalions les inconvénients plus haut, voici celle de « Pauvre-prétexte » à élucubrations personnelles.

L'inadaptabilité et la subjectivité de la néocritique proviennent essentiellement de son besoin de négation et de contestation.

Dans son analyse du *Grain de la voix*, Bertrand Poirot-Delpech a fort bien démasqué l'état d'esprit de Barthes. Peu lui importe, écrit-il, que la « sémiologie — c'est son nom — et ses emprunts à la psychanalyse ou au structuralisme aient connu un succès de snobisme, pourvu qu'il en sorte davantage de transgression et de subversion¹⁴ ».

Et, bien entendu, cette attitude, comme celle d'un Sartre, est une prise de position contre l'Occident, ses traditions chrétiennes, rationalistes et libertaires.

Ne mourons-nous pas tous un peu d'aspirer à ce qui, selon certains intellectuels, est réputé meilleur dans d'autres continents que le nôtre ?

Ah ! l'Inde, la Chine ! C'est là que les « avant-gardistes » rêvent de vivre, tout en construisant leur place forte à Paris.

Le plus étonnant, c'est encore le désaccord qui règne entre les pontifes de la nouvelle critique.

Les liens entre Doubrovski, Weber ou Sollers¹⁵ sont à tout le moins fragiles. Raymond Picard le fait remarquer. Il a criblé Barthes de flèches empoisonnées dans une étude au titre agressif. De cette *Nouvelle critique ou nouvelle imposture*¹⁶ Picard pense « qu'il est malaisé de la critiquer, car elle se meut volontiers dans l'invérifiable. Et elle ne l'ignore pas¹⁷ ».

Mais ce qu'ignorent nombre de ses partisans, c'est la mutabilité de leurs propres opinions qui varient d'un ouvrage à l'autre.

D. Proche, à certains égards, de la néocritique, mais sans ses défauts (ou rarement), ce que je dénomme, à tort ou à raison, la critique dimensionnelle. Bien qu'ils fassent figure de novateurs, aucun de ceux dont je vais parler ne se revendique d'une critique idéologique. Qu'il s'agisse de Bachelard ou de Raymond, de Poulet ou de Gracq, tous ont suivi les voies de la sensibilité, de la spiritualité et

¹⁴ *Le Monde*, 27 mars 1981.

¹⁵ Fondateur de *Tel quel* en 1960.

¹⁶ Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1965.

¹⁷ *Ibid.*, p. 12 à 13.

de l'intelligence à l'état pur. Chacun d'eux se sert d'une sorte de grille qu'il pose sur les textes pour en dévoiler les significations occultes et en révéler les valeurs en leurs multiples dimensions.

Gaston Bachelard entreprend la psychanalyse de l'imaginaire à travers les mythes obsessionnels du feu, de l'eau et de l'air.

Marcel Raymond applique la grille du baroque à d'Aubigné, Sponde, Du Bartas et Ronsard. Dans *De Baudelaire au surréalisme*, il restitue à la poésie moderne toute sa dignité d'incessante interrogation métaphysique.

Julien Gracq révèle Breton à la lumière de deux réactions opposées : conservatisme et invention, immobilisme de la vie quotidienne et passion de la nouveauté dans l'écriture.

Eléments du cosmos de Bachelard, caractère baroque de Raymond, méditation sur le mode d'exister en écriture selon Raymond et selon Gracq, il semble que ces instruments de mesure et d'identification devraient suffire à dégager toute vérité du point de vue littéraire. Il en est d'autres, cependant.

Pour faire apparaître le monde intérieur d'un Baudelaire, d'un Rimbaud ou d'un Proust, Georges Poulet confronte leurs œuvres avec les notions du temps psychique, de l'espace intérieur et de l'attitude corporelle.

Définir l'auteur de *Bateau ivre* (pour ne citer que cet exemple), c'est aux yeux de Poulet, observer toutes les variations de mouvements qui animent l'esprit et les gestes du poète. Et principalement, le besoin d'une marche rapide qui s'accompagne du fourmillement et du tournoiement des images, avides de se succéder. Tous aspects que reflète la mouvance de ce langage poétique et qui en déterminent l'attachante spécificité¹⁸.

La critique dimensionnelle est actuellement l'une des seules à faire ressortir l'évolution intérieure d'une conscience d'écrivain et à représenter celle-ci dans son irremplaçable originalité. Elle ne proscrit ni la biographie, ni l'histoire, ni le choix de ce qui est beau et vivifiant à discerner. Pour ardue qu'elle soit parfois à entendre, elle demeure accessible aux esprits cultivés, entraînés à ce genre de

¹⁸ Faute de temps, je ne puis citer les essayistes de notre compagnie qui sont pourtant plusieurs à pratiquer ce genre d'étude. À cet égard, les ouvrages critiques de Monseigneur Charles Moeller mériteraient à eux seuls un large commentaire.

lecture. Développée avec la plus entière probité, elle n'a pas ce caractère « invérifiable » que Picard reproche avec raison aux adeptes de la nouvelle critique.

Dans cet ordre d'idées, on aimerait également parler de l'admirable Maurice Blanchot dont *La Part du feu* et *L'Espace littéraire* relèvent d'une même optique.

Venons-en enfin à la critique d'actualité ou d'information destinée aux journaux, aux hebdomadaires et aux magazines.

Son but : guider le lecteur non spécialisé en littérature dans le choix de ses livres.

En vérité, elle tend à disparaître. Son dernier refuge ? Les pages littéraires de quelques journaux : celles, par exemple, du *Soir* ou de *La Libre Belgique* qui remplissent leur tâche de façon irréprochable. Celles du *Figaro* ou celles du *Monde* qui s'enrichit de l'étonnante chronique d'un Bertrand Poirot-Delpech.

Quant aux hebdomadaires et aux magazines (*L'Express* peut-être mis à part), ils accordent de moins en moins de place à la production romanesque et poétique. *Les Nouvelles littéraires* n'ont plus de littéraires que le nom.

Certes, on n'exige plus les « rez-de-chaussée » tels que les concevaient Paul Souday, Edmond Jaloux ou Robert Kemp, même s'ils faisaient les délices des amateurs de prose ou de poésie. Mais de là à traiter des œuvres en quelques lignes, à la façon des catalogues de vente, il y a un monde !

Si, par miracle, il advient qu'on nous entretienne longuement d'un écrivain et de son dernier livre, le contenu de l'article s'accorde rarement avec le sujet. Afin d'attirer l'attention, son titre est accrocheur et fait souvent appel aux sentiments les moins élevés. Exemples : *Cette saison, la mode sera courte*, pour commenter des volumes de nouvelles signés Le Clezio, Charles Le Quintrec, Patrick Modiano et bien d'autres. Ou encore : *Pourquoi les sprinters n'ont-ils pas droit au podium ?* pour évoquer Burgess, Bodart ou Pascal Lainé¹⁹.

Qu'elle soit scientifique ou d'information, la critique actuelle donne rarement une idée de ce que contient un ouvrage, de ce qu'il vaut du point de vue éthique ou esthétique, des raisons qu'on a de le lire ou non. De nos jours, il est peu d'essayistes ou de chroniqueurs qui se souviennent encore de ce qu'écrivait Platon en son « Protagoras : dans ce que disent les poètes, être habile à reconnaître le bon et

¹⁹ *Les Nouvelles littéraires*, du 19 au 26 novembre 1981.

le mauvais, savoir distinguer l'un de l'autre, et expliquer pourquoi à qui vous le demande²⁰... ».

C'est Etiemble qui reprend ce passage en ajoutant de sa plume irrespectueuse : « *Plus de deux mille ans ont passé. Nul jamais ne dira plus ou mieux*²¹. »

POUR CONCLURE

Qu'elle se rattache à la tradition ou au structuralisme, la critique moderne est une grande aventure de l'esprit, en dépit des écueils auxquels elle se heurte.

Bien qu'ils en perçoivent les limites, c'est de la critique traditionnelle que se revendiquent encore les biographes, certains exégètes et les historiens de la littérature dont les ouvrages offrent d'innombrables richesses aux chercheurs.

Même si elle s'adresse essentiellement à des groupes plus cultivés, la critique dimensionnelle n'est jamais incompréhensible. Elle fait voir le cheminement artistique et spirituel de chaque auteur tout en dégagant la synthèse de ses œuvres. Elle est, selon moi, destinée à durer.

La néocritique apporte incontestablement aux essayistes des modes de prospection inexploités. Mais sa subjectivité rebute le lecteur épris d'impartialité. Surtout qu'elle s'exprime, le plus souvent d'une manière obscure.

Elle use d'un jargon où s'accumulent des termes parfois mal définis (thématique et problématique, récurrence et résurgence) dont la signification varie fréquemment chez un même auteur. Pour comprendre ce qu'elle veut dire, il faudrait tout d'abord commenter les commentateurs. En fait, ces derniers utilisent, ce que Jeanne Hersch dénomme des « artifices d'herméneutiques arbitraires, idéologiques, ou pragmatiques, ou vaguement poétiques. Ce sont les délices infinies et indéfinies du dire, du dire, du langage sur le langage... de la dénonciation universelle, qui dénonce tout, sauf elle-même. Clarté et objectivité ne sont plus que masques ou naïvetés archaïques²² ».

Ainsi va la critique, devenue, en maints cas, une sorte de prolifération du morbide, à partir du roman ou de la pièce de théâtre qu'elle ignore volontairement

²⁰ *Protagoras ou les sophistes*. 338 à 339 (a).

²¹ *Encyclopaedia Universalis*, France, S.A., 1971, vol. 10, p. 6.

²² *Anémie d'être ? — Symptômes et diagnostic in Reason, Action and experience. Essays in Honor of Raymond Klibansky*, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1979, p. 59.

et dont elle s'écarte entièrement. Faut-il la suivre dans ces détours ou fuir le péché de complication qui menace la santé de nos jugements et risque de les rendre inopérants ?

Copyright © 1982 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jeanine Moulin, *Situation de la critique* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1982. Disponible sur : < www.arlfb.be >